

**« JE SUIS EN MINORITE »
(« BARBOULLIER UN TABLEAU C'EST COMME UNE
SUBTILE PERVERSION»)**

(„Przegląd Tygodniowy” 2.07.1977r.)

Conversation avec Zdzislaw Beksinski

- Il y a plusieurs années de cela vous avez avoué que „la survie de quoique ce soit, où que ce soit et de quelque façon que soit est impossible, c'est tout simplement une absurdité”. Considérez-vous aujourd'hui cet aveu comme toujours actuel ?

- Oui. Sûrement. Même plus que dans le temps. Jadis, à vrai dire, je pouvais l'imaginer. Aujourd'hui j'en ai déjà une certaine expérience pratique. Actuellement certains de mes tableaux peints en 1970 ou en 1974 reviennent vers moi pour conservation. Ils se présentent comme si on s'en était servi pour déblayer les congères. Je crois qu'ils ne dureront pas plus de cinquante ans. Chez moi en revanche les tableaux de cette période sont suspendus depuis lors et rien de mauvais ne leur est arrivé. Je ne sais pas ce que les autres en font. Peut-être les prêtent-ils pour des expositions, peut-être leur tirent-ils avec une fronde ? Une dame, pour rafraîchir un tableau à moi pour les Fêtes des Pâques s'est servie de l'alcool méthylique. Les gens ont des idées saugrenues. Et ceci n'est que l'aspect matériel de la survie. Il a y aussi un aspect plus large. Le temps est pour nous une nation incompréhensible. Le passé d'il y a une seconde n'existe plus, l'avenir n'existe pas encore, le moment actuel est une notion exclusivement abstraite. Est-ce que l'univers se perd et renaît à chaque moment, et nous n'en réagissons pas, comme une plume posée sur la main courante d'une gondole ne réagit pas au vent ? Ou bien l'univers s'étend devant

nous comme une énorme horloge, avant l'aiguille et après l'aiguille ? Dans quels termes parler de la survie ?

- Vous êtes resté fidèle à vos affirmations de l'époque, à votre façon de penser à l'art et à votre propre peinture. Je dirais plus, vous êtes resté fidèle à vous-même. Mais en regardant à gauche et à droite sur votre atelier je m'aperçois que ce que vous créez actuellement s'éloigne nettement – encore que pas jusqu'au bout – de « l'ancien » Beksinski. Je pense bien sûr à vos nouveaux tableaux. Qu'est-ce qui a provoqué ce changement ?

- Changement. Mon Dieu. Depuis l'époque où je peignais les tableaux le plus connus, ou bien celui qui se trouve à Rzeszow, il s'est passé 27 ans. Depuis cette époque nous avons tous subi des nombreuses mutations. Voyons, déjà le tableau de 1970 ne ressemblait pas à ce par quoi je débute. De même ce que je fais actuellement s'éloigne de ce que je faisais dans les années soixante-dix.

- La critique, qui déjà dans les années soixante dix, reprochait à voter peinture le maniérisme et même une schématisation de la forme et du fond, a-t-elle eu une quelconque influence sur ce changement ? Ou bien le départ de « l'ancien » Beksinski est l'expression d'une certaine mutation intérieure ?

- Pour dire vrai, je n'aime pas lire les critiques et avec préméditation je ne les lis pas. Ni positives, ni négatives. C'est peut-être honteux d'avouer – car les gens travaillent, écrivent, et puis pensent que quelqu'un va le lire, qu'au moins l'auteur les lira, - et l'auteur ne les lit pas. Les suggestions qui viennent de droite et de gauche me gênent dans mon travail. Quelqu'un m'envoie de coupures de presse. Je les donne à ma femme, qui les collectionne. Mais moi, tout simplement, je ne tiens pas à les lire.

- On peut en conclure que Beksinski continue à fonctionner en dehors du salon officiel de la critique, mais aussi des salons d'art.

- Il est certain que je fonctionne en dehors du courant officiel. Plus particulièrement parce que, pendant plusieurs dernières années j'ai été – depuis 1984 – lié à un homme vivant en France et qui ne me permettait pas de vendre un seul tableau autrement que par son intermédiaire. Tous les tableaux que j'avez peints devenaient sa propriété.

- Pensez vous là à Piotr Dmochowski, avec qui vous avez rompu ce contrat défavorable?

- Le contrat a été rompu par moi le 16 novembre 1994. Pendant un certain temps une inscription a même était accrochée dans mon atelier : « La Fête de l'Indépendance du 16 novembre ». Ce contrat me pesait lourdement, mais il serait difficile de dire qu'il a toujours était défavorable pour moi. Il a été favorable, car autrement je ne l'aurai pas rédigé, mais seulement pendant une certaine période. Au moment où l'ère du réalisme socialiste a pris fin et les taux d'échange de devises sont devenus réalistes, sur le plan

financier ce contrat s'est avéré mortel pour moi. Mais j'aurai évidemment considérablement simplifié les choses si je les réduisais au seul aspect financier. Mes rapports avec Dmochowski étaient parfois carrément insupportables et probablement tous deux nous n'en pouvions plus. Alors quelqu'un a dû prendre la décision de la rupture.

- Pourquoi exposez-vous si rarement vos travaux, même les plus récents ? Car peu de tableaux de Beksinski sont accessibles au plus large public. Votre permanente aversion pour les expositions continue ? Combien de temps encore ?

- Probablement jusqu'à la fin de mes jours. J'ai l'aversion pour des expositions, car elles exigent une grande quantité d'énergie. Les tableaux sont lourds. Il faut les emballer et les envoyer quelque part. Et à cette occasion un accident se produit toujours. Et moi je tiens beaucoup à ce que mes tableaux reviennent non abîmés. Chaque tableau exige de moi un grand travail. Si vous saviez dans quel état ils me reviennent parfois. Et que dois-je faire avec ? J'ai travaillé comme un âne pour les créer, alors je ne veux pas qu'ils soient

abîmés. Peindre des tableaux est pour moi une sorte de subtile perversion. Je le fais à vrai dire pour mon plaisir.

- Une telle attitude interdit aux partisans de votre peinture un contact rapproché avec elle. Je me souviens de ces salles d'exposition bondées. Des discussions passionnées et même des querelles. Il fut un temps où Beksinski faisait venir des foules dans ses expositions. Et là ? C'était sans importance pour vous ? Je n'y crois pas.

- S'il s'agit du large public, il aime une période très précise de ma création, quelque part à partir du début des années 70 jusqu'au début des années 80. Ca, ça plaisait. Mais je ne sais pas si ça plaisait exactement pour ce qui était important pour moi-même et que je serais prêt à considérer comme étant ma réussite. Ca, je n'en suis pas sûr. Je ne suis pas sûr non plus que si je débute aujourd'hui avec les tableaux que je peins maintenant ou bien si je montrais les tableaux peints avant cette période, je serai populaire parmi le large

public. Du moins au même degré que je l'ai été avec mes tableaux des années 70. Cette période appartient au passé. Peut-être un jour je reviendrai à quelque chose de similaire, si le temps me le permet et si ça me chante. Mais pour l'instant rien ne semble l'indiquer.

- Alors l'idée s'impose de faire une grande exposition du „nouveau” Beksinski. Peut-être à Sanok ? Histoire de voir comment réagira le public, la critique... Qu'est-ce que vous en dites ?

- Seigneur, épargne moi cette épreuve. Pour dire vrai je déteste de faire des expositions. Je sens pourtant que tôt ou tard je serai contraint d'en faire une à Sanok. En attendant, j'ai eu une petite exposition de mes derniers travaux à la Galerie de Alicja Wahl à Varsovie, vers la fin de l'année dernière. Une autre, similaire dans sa composition, sera organisée à Czestochowa en mai ou en juin, à la galerie de Lonty-Petry. J'ai posé toutefois comme condition qu'aucun oeuvre ne soit mise en vente. Je veux les avoir toutes pour moi. Je suis à l'âge de la retraite. Toute la vie durant je travaillais, vendais mes tableaux et faisais

des petites économies. Vers la fin de ma vie je voudrai avoir ce confort de peindre sans nécessité de vendre. Quant il a été déjà très vieux, on a posé à Richard Strauss la question sur quoi travaille-t-il en ce moment. Il a répondu qu'il ne travaille pas mais s'amuse. De cet amusement ont résultés des choses intéressantes, telles que « Métamorphoses », ou bien « Quatre derniers chants ». Peut-être de mon amusement résultera-t-il aussi quelque chose de sensé ?

- En regardant les nouveaux tableaux de Beksinski je peux vous assurer que déjà en ce moment des choses sensées en ont résultées. Quelle est votre attitude à l'égard de vos tableaux ? Et d'ailleurs est-ce raisonnable de poser à l'auteur la question de son rapport à sa création ? Dans votre cas toutefois je serais curieux de savoir comment pourriez vous définir votre actuelle peinture ?

- Je ne suis pas théoricien et en général je m'efforce de ne pas théoriser au sujet de ce que je fais. Tout simplement certaines choses me lassent. Alors je commence à travailler sur

d'autres. Il me serait difficile de décrire le rapport de ce que je fais en ce moment avec ce que je faisais auparavant. J'ai toujours eu l'impression, et ce ma vie durant, qu'ayant débuté dans l'art abstrait je suis à jamais resté abstractionniste. En effet, dans les années 70 je peignais des tableaux abstraits. Quand les gens me demandaient ce qu'ils signifiaient, je répondais qu'ils ne signifiaient rien du tout. Je m'amusais avec le tableau. Mon attitude à son égard était purement visuelle. Je me préoccupais davantage par ce qu'on y voyait que par ce qu'il signifiait. Mais les gens lisaient mes tableaux à l'inverse. Ils commençaient à développer des longues exégèses, que j'écoutais avec mansuétude.

- J'estime qu'il était naturel que les gens interprètent votre peinture à leur manière. Nous lisions vos tableaux – car j'appartenais à ce groupe de spectateurs – dans des catégories du théâtre, du cinéma, même de la philosophie.

- Chacun est libre de faire ce qui lui plaît. La levée du soleil dans une île déserte n'est ni belle ni laide. Seul un observateur peut la qualifier de belle ou de laide. Il en est de même

avec un tableau. C'est un morceau d'isorel couvert par la peinture dans un certain ordre. Celui qui le regarde – l'interprète. C'est son droit. Mais rien de plus. L'auteur peut dire ce qu'il y recherchait et le spectateur ce qu'il y voit. Je vous ai déjà dit que je considère le barbouillage des tableaux comme une subtile perversion. C'est comme bâtir de châteaux sur du sable. En ce moment je ne suis pas contraint de peindre. Je peux vivre de mes économies, lire des journaux, regarder la télévision, mais c'est le fait de peindre des tableaux qui me plaît. Je le fais pour mon plaisir. Le fait de posséder ce que j'ai créé m'amuse aussi et ça aussi je le fais pour mon plaisir.

- Quel est votre regard sur ce qui se passe actuellement en Pologne?

- La politique ne m'excite pas outre mesure. J'ai mes options, mais elles sont partagées par moins de 3 pour cent de gens. Moi, j'étais partisan des libéraux, mais il n'y a pas de libéraux. Il est le plus probable que je n'irai pas voter aux prochaines élections, car les gars de la gauche n'ont jamais été les héros de mon roman. Et la droite de ROP et de

« Solidarité » m'inspire plutôt la panique. Bref, je suis en minorité. Mes choix ne comptent pas.

-Nous sommes au seuil du XXI siècle, dans la période d'une nouvelle décadence, qui, comme toujours, c'était peut-être une coïncidence, avaient une influence particulière sur l'art, sur les artistes, leurs attitudes et leurs œuvres. Comment Beksinski abordera ce phénomène dans ses tableaux ? Mais l'abordera-t-il ?

- Moi, je ne sais même pas ce que je ferai dans une heure et que dire à la fin du siècle. Je ne sais pas si je vivrai à la fin du siècle. Non, je n'ai pas de programmes artistiques à l'exception de ceux qui résultent des contraintes que m'impose cette pièce. Ainsi la hauteur et la largeur des tableaux sont d'avance déterminées, les plaques d'isorel sont découpées et les cadres préparés. Mais à part ça rien n'est programmé.

Conversait Andrzej Bielenda